

CENTRES DE GRÈCE - SESSION DU 7 DÉCEMBRE 2018

CERTIFICAT PRATIQUE DE LANGUE FRANÇAISE
Sorbonne C1

ÉPREUVE DE FRANÇAIS SUR OBJECTIFS UNIVERSITAIRES
« Sciences humaines et sociales »

SYNTHÈSE DE TEXTES

Durée : 2h00 - Note : 25 points

Après une lecture approfondie des quatre documents proposés, vous présenterez, en 230 mots ($\pm 10\%$), une synthèse concise, ordonnée et objective en mettant en valeur ce qui rapproche ces documents et ce qui les différencie.

Indiquez le nombre de mots utilisés en fin de copie.

Exemple : *il n'est pas, c'est-à-dire, le plus beau*, comptent respectivement pour 4, 4, 3 mots.

Votre devoir devra faire référence, par confrontation, à tous les documents du corpus, en mettant en perspective les idées principales de façon impersonnelle et en évitant les citations. La qualité de l'expression linguistique sera prise en considération à hauteur de 6 points.

INSTITUTEURS AU DÉBUT DU XX^e SIÈCLE
LE DÉBUT DE L'ÉDUCATION

- **Document 1 : *Un instituteur en 1901-1904***, PIERRE LAGOUTTE, bulletin de l'Amicale des anciens élèves de l'École Normale de Mâcon.
- **Document 2 : *Une école normale en 1921***, ROBERT GLOTON (Inspecteur de l'Éducation Nationale), *Au pays des enfants masqués, Casterman*.
- **Document 3 : *Photographie de la promotion d'élèves-maîtres à l'École normale d'instituteurs de Tulle en 1893***, Coll. J. BOUILLON.
- **Document 4 : *Éloge des instituteurs publics***, CHARLES PÉGUY, texte sur les instituteurs, *L'Argent*, 1913.

Document 1

***De ramoneur à instituteur ...
Charles Richard,
Promotion 1901-1904***

À douze ans, Charles venait d'obtenir son certificat d'études primaires et le moment était venu d'un choix pour la suite. L'instituteur avait dit à ses parents qu'il était intelligent et qu'il convenait de lui faire poursuivre des études à l'école supérieure. Cette école se trouvait à Saint-Jean-de-Maurienne (vingt kilomètres plus bas par la route, et avec une belle dénivellation !). Le père de Charles était favorable à cette solution, surtout du fait qu'une tante habitait à Saint-Jean et pouvait héberger le futur élève à un prix très modéré.

Au bout de cette scolarité à l'école supérieure, Charles obtint son brevet et il fallut à nouveau envisager la suite. Les options n'étaient pas plus nombreuses. Le père de Charles était obligé, pour rapporter un peu d'argent à la maison, d'exercer la profession d'horloger ambulancier. Pendant l'hiver, (l'été était consacré à la fenaison), il descendait « en France » (survivance de la récente Savoie italienne) et il était reçu chez les habitants des villes et des villages pour réparer montres et horloges.

Une solution, pour Charles, était de préparer le concours d'entrée à l'École normale. Il inscrivit sa candidature ... à l'E.N. de Mâcon. Pourquoi ce choix surprenant ? Nous ne l'avons jamais su. Toujours est-il que Charles fut reçu dès le premier concours et qu'il devint l'un des instituteurs de notre département. Je ne pourrais pas indiquer le numéro de sa promotion qui se perd dans la nuit des temps. Mais je me souviens d'avoir entendu énumérer la fin de la liste des admis : Richard, Tarlet, Vantard ! Voilà qui rappellera des souvenirs à de vieux mâconnais.

À l'école normale, le jeune Charles portait encore, comme ceinture, la large bande d'étoffe rouge qui ceignait de plusieurs tours les reins des montagnards savoyards, comme en portaient aussi les maçons piémontais. La blouse cachait cette ceinture, mais le jeune normalien était très actif et bougeait beaucoup. Un jour, la blouse se déboutonna et l'un des professeurs aperçut la large bande rouge. Charles fut vertement prié de la poser et de porter une ceinture plus traditionnelle à l'école normale.

Bulletin de l'Amicale des anciens élèves de l'École Normale de Mâcon, PIERRE LAGOUTTE.

Document 2

Une école normale en 1921

Créée en 1871, l'école normale d'Auteuil avait cinquante ans quand j'y entrai. C'était une belle et vaste maison dont l'aspect cossu ne déparait pas le 16^e arrondissement. En façade, sur la rue Molitor, les bâtiments de pierre entouraient la grande cour d'honneur, garnie de pelouses et de beaux arbres. Derrière, un grand parc, calme et verdoyant, invitait aux flâneries aux beaux jours. Au rez-de-chaussée, on circulait par de larges couloirs, bien éclairés par la lumière du jour. On y parlait à voix basse car il y régnait un écho impressionnant. En fait, tout m'impressionna dès le premier abord. Je me sentais fier d'être admis dans un tel établissement mais fort intimidé quand j'y pénétraï, accompagné de ma mère.

Nous avons rendez-vous dans le gymnase pour les opérations de réception. J'y découvris ceux qui allaient être mes camarades de promotion. D'emblée, par les premiers regards jetés sur moi, je ressentis qu'être le plus jeune n'est pas nécessairement un avantage. J'étais en culottes courtes, genoux à l'air, un peu embarrassé de ma valise et du parapluie dont nous devons obligatoirement être munis. J'avais bonne mine près de ces garçons de seize ou dix-sept ans, la plupart plus grands que moi, tous en pantalon, certains déjà moustachus. Et leurs regards disaient clairement : « qu'est-ce que ce morveux vient faire ici ? »

Un maître interne se présenta bientôt pour faire l'appel, passer la revue des objets prescrits. Puis il nous conduisit dans une salle qui allait être notre salle d'étude, pour attendre la suite. Nous devenions du coup élèves-maîtres de première année pour l'administration et « lapins » pour les autres promotions.

Immédiatement nous devons faire connaissance avec le régime intérieur de l'établissement, beaucoup moins attirant que son architecture. Qu'on en juge :

Chaque matin lever à 5 heures en été, 5h30 en hiver. Une demi-heure plus tard nous devons être habillés et nous retrouver aussitôt en étude jusqu'à 7h30, heure du petit déjeuner. Nous disposons alors d'une demi-heure pour manger et remonter au dortoir faire nos lits. À 8 heures commencent les cours, qui nous tenaient jusqu'à midi, heure du déjeuner. De 13 à 16 heures reprise des cours. Pause-goûter jusqu'à 17 heures.

Enfin retour en étude jusqu'à 20 heures. La journée était terminée... Pendant cette étude, nous étions autorisés à fréquenter la bibliothèque ou la salle de musique, après inscription sur un registre spécial avant de quitter la salle d'étude. À 21 heures tout le monde devait être au lit et à 21h30 l'extinction des feux nous invitait à une bonne nuit préparant pour le lendemain à une journée semblable.

Au pays des enfants masqués, ROBERT GLOTON.

Document 3

Une promotion d'élèves-maîtres à l'École normale d'instituteurs de Tulle (1893).

Ceux que Péguy appelle les « hussards noirs de la République » et qui implantèrent l'école républicaine dans les campagnes.



Coll. J. Bouillon. Reproduction interdite

Iconographique, J. BOUILLON.

Document 4

Éloge des instituteurs publics

J'essaierai de rendre un jour, si je le puis, ce qu'était alors le personnel de l'enseignement primaire. C'était le civisme même, le dévouement sans mesure à l'intérêt commun. (...) Nos jeunes maîtres étaient beaux comme des hussards noirs. Sveltes ; sévères ; sanglés. Sérieux, et un peu tremblants de leur précoce, de leur soudaine omnipotence. Un long pantalon noir, mais, je pense, avec un liséré violet. Le violet n'est pas seulement la couleur des évêques, il est aussi la couleur de l'enseignement primaire.

Un gilet noir. Une longue redingote noire, bien droite, bien tombante, mais deux croisements de palmes violettes aux revers. Une casquette plate, noire, mais un croisement de palmes violettes au-dessus du front. Cet uniforme civil était une sorte d'uniforme militaire encore plus sévère, encore plus militaire, étant un uniforme civique. Quelque chose, je pense, comme le fameux *cadre noir* de Saumur. Rien n'est beau comme un bel uniforme noir parmi les uniformes militaires. C'est la ligne elle-même. Et la sévérité. Porté par ces gamins qui étaient vraiment les enfants de la République. Par ces jeunes hussards de la République. Par ces nourrissons de la République. Par ces hussards noirs de la sévérité. Ces instituteurs étaient sortis du peuple, fils d'ouvriers, mais surtout de paysans et de petits propriétaires.

Ils restaient le même peuple, seulement un peu plus aligné, un peu plus rangé, un peu plus ordonné dans ces beaux jardins de maisons d'école.

L'Argent, CHARLES PÉGUY, 1913.